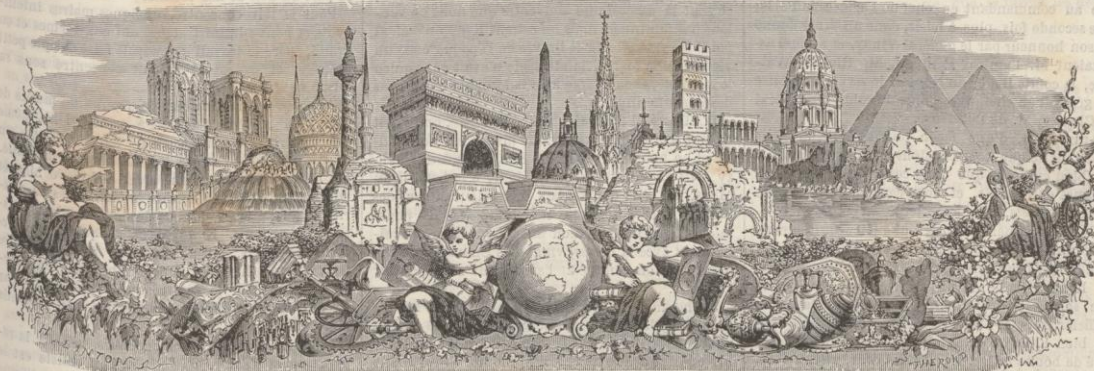


LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 25 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera rendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranches.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 251 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

15^e Année. N° 725. — 18 Février 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement ou d'acompanie d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

102

LE MONDE ILLUSTRÉ

composition, et ont accepté les gardes mobiles comme des adversaires. Dans plusieurs rencontres sous les murs de Paris, ces jeunes soldats leur ont démontré que leur intrépidité pouvait tenir tête à la solidité de leurs plus vieilles troupes.

Dans la convention de Paris, M. de Bismarck les a traités comme des soldats et a exigé leur désarmement. Il a même exigé que les mobiles faisant partie de l'armée de Paris fussent tenus de se constituer prisonniers de guerre à la première réquisition prussienne.

Les élections du 8 février sont arrivées, et le grand chancelier de la Confédération du Nord, qui avait bien voulu reconnaître au peuple français son droit de suffrage universel, ne s'est pas opposé à ce que les mobiles de l'armée de Paris fissent connaître, par leur vote, leur opinion politique.

Ainsi que les autres citoyens, les mobiles ont déposé leurs bulletins. Quoique prisonniers de guerre, ils ont pu exercer leurs droits de citoyens français. Ils ont procédé à cette opération patriotique dans les magasins d'habillement militaire, situés dans la partie du Louvre qui avoisine la rue de Rivoli, et dans laquelle se trouvait jadis le quartier général du général Trochu, alors gouverneur de Paris.

Les mobiles et l'armée ont voté là par départements séparés. Un écriteau, placé au-dessus de chaque porte, indiquait aux électeurs militaires la salle qui représentait pour eux leur chef-lieu de canton. Tout s'est passé dans le meilleur ordre; mais nous ne connaissons encore rien des votes de l'armée, car le gouvernement n'a pas publié de résultat spécial.

M. V.

LE JOURNAL D'UN AÉRONAUTE

On se rappelle l'émotion que produisit à Paris la nouvelle d'un étrange voyage signalé ici.

Le ballon tombé en Norvège était la *Ville-d'Orléans*, parti de la gare d'Orléans le 24 novembre, à onze heures du soir.

En voici le procès-verbal.

Rapport d'un franc-tireur de la Seine à son commandant.

Bordeaux, le 24 décembre 1870.

Mon commandant,

Le 16 novembre dernier, vous avez mis au ser-

vice du Gouvernement de la défense nationale huit hommes du corps, et le 18, deux de nos camarades portaient en ballon, avec mission de rapporter des nouvelles de l'extérieur de Paris, en traversant, à tous risques, les lignes prussiennes.

Vous m'aviez fait l'honneur de m'accorder le n° 3, et le 24 novembre vous m'annonciez que j'eusse à me préparer à partir le soir même.

Ce départ s'effectua de la gare du Nord, à 11 heures 40 minutes du soir, dans un ballon, la *Ville-d'Orléans*, cubant 2,300 mètres et monté par M. Paul Rolier, aéronaute. J'emportai quelques provisions, pouvant, à la rigueur, durer vingt-quatre heures, et la dépêche du Gouvernement; nous avions, de plus, une cage contenant six de ces messagers d'Etat improvisés, six pigeons, dont je me fis l'ami tout de suite, environ 250 kil. de dépêches privées et 10 sacs de lest.

Minuit. — Nous sommes partis avec une brise modérée du sud-sud-est, faisant par conséquent le nord-nord ouest, c'est-à-dire à peu près dans la direction de Saint-Valéry-sur-Somme. Le ballon, qui s'était élevé à une hauteur de 800 mètres, commençait à descendre; nous fûmes obligés de sacrifier environ deux sacs et demi de sable pour arriver à 4,100 ou 4,200 mètres, hauteur à laquelle nous sommes à l'abri des balles de ces messieurs. Quelques coups de feu sont tirés sur nous sans résultat.

Minuit et demi. — Nous arrivons à 1,400 mètres : tout est tranquille, la nuit est d'une extrême sérénité.

1 heure du matin. — Nous sommes à 2,700 mètres; nous nous maintenons à cette hauteur jusqu'au jour.

2 heures et demie. — Bien au-dessous de nous s'étend une brume compacte qui nous cache absolument la vue de la terre; un bruit que je ne peux comparer qu'à celui d'un train de chemin de fer en marche, nous fait croire que nous nous trouvons à proximité d'une ligne ferrée; mais ce bruit persiste jusqu'au jour et nous préoccupe.

6 heures un quart du matin. — Le jour commence à poindre; le ballon est redescendu à une hauteur d'environ 1,400 mètres; nous n'apercevons pas de terre à l'horizon, et au-dessous de nous s'étend... la mer ! La mer, pour nous, c'est la mort ! Ce bruit continu qui nous a fait croire à une ligne de chemin de fer, n'était autre chose que celui des lames.

6 heures et demie. — Perdue dans l'immensité, dépourvus de tout instrument qui nous permette de faire notre point et de reconnaître où nous sommes, et le vent nous poussant toujours vers le nord, nous préparons une dépêche pour la France : « 6 heu-

res et demie du matin, en pleine mer, ne voyant aucune côte. A la grâce de Dieu ! » Nous confions cet adieu suprême à l'un de nos pauvres petits messagers; mais le brouillard, s'épaississant de minute en minute, nous fait renoncer au projet; nous réinté- grons tristement notre pigeon dans sa prison d'osier.

11 heures et demie du matin. — Toujours même hauteur; beaucoup de navires passent en vue au-dessous de nous, mais nos signaux et nos cris d'appel restent inutiles; nous ne sommes ni vus ni entendus, ou plutôt la prodigieuse rapidité de notre marche ne permet pas aux marins de venir à notre secours; cette dernière hypothèse est la plus probable.

Nous étions alors considérablement redescendus, et l'aéronaute eut l'idée de laisser pendre le guide-rope dans toute sa longueur (120 mètres), dans l'espérance (insensée) qu'un navire passant au-dessous de nous pût le crocher et arrêter le ballon; nous n'eûmes pas cette chance, et il nous fallut remonter péniblement le câble.

11 heures trois quarts. — Un gros navire dans l'est nous aperçoit et tire un coup de canon de dé- trasse.

11 heures 55 m. — Une goëlette, la dernière que nous devions rencontrer sur notre route, nous signale; les marins sont sur le pont, nous faisant des signaux, manœuvrant pour nous porter secours; M. Rolier pèse sur la drisse qui correspond à la soupape; nous descendons rapidement à quelques mètres à peine au-dessus du niveau de la mer; mais là seulement nous nous apercevons de la vitesse vertigineuse de notre marche; les 3 minutes environ que nous avons mises à descendre ont suffi pour nous porter à plus de huit kilomètres de la goëlette. C'est alors que, comprenant l'impossibilité où nous nous trouvons d'être sauvés par un navire, nous nous décidons à remonter, et comme il ne nous reste plus qu'environ deux sacs et demi de sable que nous devons conserver pour un dernier et suprême effort, nous nous déterminons à sacrifier un sac de dépêches privées pesant environ 60 kilos; le ballon remonte à 3,700 mètres.

Midi 20 minutes. — Une brume extrêmement compacte nous enveloppe; à peine pouvons-nous distinguer notre ballon; l'abaissement de la température est excessif, et nous souffrons du froid; nos cheveux et nos moustaches, et surtout nos cils, ne sont plus que de petits glaçons. Le givre tombe d'une manière continue. Je suis obligé de sacrifier ma couverture pour couvrir et protéger mes pauvres pigeons.

M. Rolier essaya de se hisser sur mes épaules pour arriver à fermer complètement l'appendice du ballon, le gaz se congelant et formant une fine pluie de neige qui tombait sans discontinuité sur nos têtes; il y réussit, mais le gaz se dilatant et remontant avec force vers la partie supérieure du ballon, M. Rolier craint qu'une explosion ne soit déterminée par la fermeture de la soupape, et remonta trois fois sur mes épaules pour ouvrir momentanément la soupape.

Une heure. — Le brouillard épaissit toujours, et, malheureusement pour nous, le froid semble devenir plus vif de minute en minute; c'est alors que, d'un commun accord, nous croyant absolument perdus, nous prîmes la résolution de faire sauter le ballon. Je ne prétends pas, mon commandant, justifier cet acte de désespoir, c'est-à-dire de faiblesse, mais je vous dois un récit sincère, et nous ne voulions pas souffrir plus longtemps.

Je donnai un dernier souvenir à ma patrie absente, à ma femme, à mes trois pauvres petits enfants, et l'aéronaute essaya à plusieurs reprises d'enflammer des allumettes; mais nos vêtements, nos semelles, tout ce qu'il frottait était tellement humide, qu'aucune allumette ne put prendre; je repris un peu de confiance, et nous nous dîmes : « Dieu ne veut pas nous abandonner ! »

2 heures 20 minutes. — Le ballon redescend avec une grande rapidité, arrivés à une hauteur de 30 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, toutes dans la brume, nous apercevons la cime d'un sapin qui émergeait d'une épaisse couche de neige, la nacelle, presque instantanément, toucha terre, et l'aéronaute sauta, sans perdre un instant, au dehors; je voulus en faire autant, mais je me pris les pieds dans les cordes de l'ancre ou du guide-rope, et je me trouvais pendu, la tête en bas, en dehors de la nacelle, et le ballon, délesté d'une notable partie de son poids, remontait avec une extrême rapidité. Heureusement pour moi, M. Rolier put se cramponner au guide-rope, ce qui ralentit le mouvement ascensionnel. Je profitai du temps d'arrêt pour me dégager, et tous deux nous pâmes tomber d'une hauteur de vingt à vingt-cinq mètres dans une couche de neige récente, c'est-à-dire molle, d'un peu plus d'un mètre d'épaisseur. Nous étions sauvés, mais nous avions perdu notre ballon et nos pauvres pigeons.

Nous étions alors au vendredi 25 novembre 1870, il était 2 heures 25 minutes de l'après-midi; l'endroit où nous opérâmes notre heureuse descente s'appelle le Mont-Lid, tout à fait dans le nord de la

Norvège, par 62 degrés et quelques minutes de latitude nord.

LE RAVITAILLEMENT DE PARIS

La faim qui a livré Paris à la vaillante armée prussienne, sa fièle alliée, n'avait rien de commun avec cette sensation pleine de promesses qui vous prend quatre ou cinq heures après un léger déjeuner et qui donne à l'estomac l'impétuosité d'un dîner succulent.

La faim qui a fait tomber nos armes des mains était bel et bien ce qu'on peut appeler la *faim-famine*.

La grande cité était devenue un immense radeau de la *Méduse* sur lequel le *Schaunard* de la *Vie de Bohême* aurait inutilement cherché à faire pousser des truffes.

L'ami de Murger aurait semé dans nos rues de la graine de côtelettes et de beefsteacks, qu'il n'aurait récolté que des gastrites et des anémies.

Plus rien ne poussait derrière la devanture de nos marchands de comestibles et de nos épiciers. Abrités sous les glaces les plus luxueuses, comme sous les carreaux de vitres les plus enfumés, s'étiolaient seuls quelques rances pots de confiture, de rares et problématiques boîtes de conserve dont l'étiquette seule garantissait la pudeur.

Encore quelques jours, et après avoir dévoré les chevaux, les chiens, les chats, les rats, nous allions être réduits à nous manger les uns les autres.

Le cannibalisme nous répugnait.

Nous avons préféré échanger nos forts, nos canons, nos fusils contre des bœufs, des moutons et des sacs de farine.

Nous n'avions plus à offrir à la patrie que notre consommation jusqu'à l'anéantissement. Le gouvernement de la défense a décidé que nous n'avions plus rien à souffrir. Il a signé la convention du 28 janvier qui autorisait, on sait à quel prix, le ravitaillement de Paris.

Nous sommes en pleine période de réapprovisionnement, et la France et le monde peuvent juger à quel point de pénurie notre résistance de plus de quatre mois avait réduit les magasins de l'Etat et ceux des particuliers.

A voir les chiffres que depuis une semaine publie l'*Officiel*, à lire le nombre des arrivages qui, du 1^{er} au 12 février sont entrés dans nos gares, il est facile de se convaincre que toute nourriture manquait à Paris.

Dans les douze premiers jours du mois il nous est arrivé :

6,920 bœufs;

8,854 moutons;

578 vaches;

590 porcs;

9,700,000 kil. de conserves de viandes diverses, jambons, lard;

2,600,009 kil. de poissons;

600,000 kil. de beurre et graisses;

470,000 kil. de fromage.

C'est là, avec quelques moutons en moins, le menu d'une semaine.

Eh bien, malgré ces quantités qui paraîtraient respectables même à une capitale comme Berlin, on payait encore, le 14 : le bœuf, à raison de 5 francs la livre; 1 franc une côtelette de mouton; le porc, 4 francs; 3 fr. 50 le beurre; 1 franc un quart de gruyère.

Le prix du poisson était variable comme l'humeur des Prussiens qui arrêtaient aujourd'hui un convoi qu'ils ont laissé arriver hier, qui font rétrograder le soir un train dont ils avaient autorisé la libre circulation le matin.

La rareté de la marchandise, viande comestible, est encore si constante que les marchands tiennent très-haut leurs prix sans se soucier de la concurrence.

L'ensemble des farineux panifiables ou leurs équivalents donne un total qui a permis de supprimer le rationnement chez les boulangers et par conséquent les stations qu'il fallait faire à leur porte pendant de mortelles heures pour obtenir les 300 grammes de pain noir auxquels nous étions réduits dans les derniers jours.

Paris a reçu dans la première duodécade du mois :

10,407,000 kil. de grains;

23,900,000 kil. de farines;

2,700,000 kil. de biscuit;

4,000,000 kil. de pommes de terre et légumes;

400,000 kil. de fruits.

En tout 340,000 quintaux de farineux ou de légumes, soit la consommation normale de quarante et un jours.

Pour ce qui est du combustible nous sommes moins heureux avec les

4,197,000 kil. de houille

907,000 kil. de coke

reçus jusqu'à présent; c'est à peine si nous en avons pour trois jours et le temps s'est remis au froid et à l'humide. Et nous n'avons plus de bois. Et nous avons grand besoin que le blanchissage, les forges,